

Paul Morand, un vertébré

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

Un journal n'est pas un genre littéraire. C'est un ramassis d'anecdotes, de potins, de choses vues, de jugements et de portraits féroces, de règlements de compte, de rancunes remâchées ; c'est le secret qu'on ne peut plus garder et qu'il faut lâcher, c'est le déboutonné. C'est pourquoi tous les journaux sentent l'homme, sa bile et ses humeurs. C'est ce qui en fait la saveur, surtout quand il y a derrière un écrivain de race, un styliste, un œil qui voit et une plume qui griffe. Alors la littérature devient le lieu de l'indiscrétion suprême.

Quel beau livre que ce *Journal... inutile*, certes, mais beau tout de même.¹ On cherchait un auteur, comme dit Pascal, et on trouve un homme. Mieux, un vieil homme (c'est-à-dire un homme libre, masque tombé, qui écrit pour lui seul) car ce journal a été commencé en 1968, alors que Paul Morand avait plus de soixante-quinze ans. Celui qu'on surnomma le prince des chroniqueurs, le Brummell des wagons-lits, le Lauzun du rail, ce fils, non, ce frère de Barnabooth, qui traversa le monde en Bugatti, cet écrivain qui eut le génie de l'éclat sec, de l'image et du jeu de mots qui dans une brisure verbale fait scintiller la fantaisie, et qui fut la recreation intellectuelle des délicats, s'accuse dans son grand âge d'être paresseux et de n'avoir écrit soixante livres légers et agréables à lire que pour avoir évité d'écrire le livre, le vrai, qu'il portait peut-être en lui (compare-t-il alors sa vie toute extérieure et vagabonde, à celle recluse de son ami Proust ?). Mais il se reproche également de ne pas être un

vrai paresseux, c'est-à-dire quelqu'un qui aime voluptueusement ne rien faire.

Et s'il aima tant la vitesse et les voyages, n'était-ce pas plutôt pour fuir le vieillard que tout homme porte en soi et qu'il combattait alors par le sport et l'équitation de toutes ses forces intactes. Il a maintenant atteint l'âge où ce spectre est devenu réalité, mais il sait encore le maintenir à brave et aristocratique distance.

Un frondeur

Comment ne pas aimer non plus cet homme à femmes, qui n'a aimé que sa femme, qu'il dit n'avoir trompée que physiquement. C'est là un point de casuistique amoureuse sur lequel les féministes, qui voient de la misogynie là où, à mon sens, il n'y en a pas, gloseront peut-être *ad libitum*. Et elle, Hélène Morand, assez grande dame pour tolérer les infidélités physiques de son mari et s'en amuser avec lui. Non, il ne s'agit pas d'un remake des *Liaisons dangereuses*. Elle, le chêne, et lui, le roseau. Et puis ces deux vieillards qui s'accrochent l'un à l'autre, elle Œdipe aux yeux muets, lui son Antigone, qui ne sort (il aime de moins en moins le monde qu'il a toujours fui au fond, lui préférant le tête-à-tête avec lui-même) que pour lui raconter ces choses vues, qu'il rapporte dans son journal avec la brutalité toute saint-simonienne de communiquer ce qu'il sait des hommes et de son temps, comme s'il craignait que quelque chose se perdît. Il restera vivant jusqu'à la mort de

sa femme. Après quoi, il continuera de se soigner pour ne pas devenir hémiparétique, le suicide lui répugnant, le jugeant contre-nature.

Constant en amitié, il le fut plus que tout autre et quoiqu'il lui en coûtât. C'est ainsi que pour des raisons de fidélité familiale, se croyant au XVII^e siècle, il resta attaché à un régime condamné par l'histoire (malheur

aux vaincus) plutôt que de servir le nouveau prince. Son hostilité à De Gaulle, ou plus exactement son antipathie, fait penser d'ailleurs à celle de Saint-Simon pour Louis XIV. Morand est un homme de la Fronde. Il a toujours aimé Fouquet sur lequel il a écrit le plus merveilleux de ses livres, avec *Venises* qui est son adieu à la littérature. C'est pourquoi il s'est bien amusé en mai 68. La chien-lit oui, les réformes non. Il a aimé voir déboulonner la statue du commandeur par une jeunesse orpheline et parricide, commandeur qui du reste en son temps en avait déboulonné d'autres. L'Histoire comme jeu de massacre, c'est mieux tout de même qu'une Histoire qui aurait un sens et qui n'en aurait qu'un.

Il est bien, je trouve, d'avoir quelques préjugés solides, immuables, que le vent de l'Histoire ne pourra déraciner, et quelques haines coriaces. Sans quoi on ne serait pas un être vertébré ; on flotterait dans la chemise trop ample des idées.

On lui a reproché son pessimisme, parce qu'il a dit que la civilisation c'était des maîtres et des serviteurs. Chassez ces derniers, c'est l'ère du self-service et la fin de la civilisation. Est-ce si faux que cela ? Il avait déjà pris congé de l'Europe il y a longtemps, quand il avait vu la France s'éclipser. Il a aussi dit : «Un homme libre, c'est un homme seul» à propos de Céline. Le citer plus ? On ne cite pas un journal. Chaque phrase est à prendre ou à laisser.

VENTES DE LIVRES D'OCCASION

*La Bibliothèque
de l'Abbaye de Saint-Maurice*
met en vente des ouvrages
Helvetica, Vallesiana, Art,
Histoire religieuse suisse, etc.

Demandez le catalogue

Si possible par e-mail :
olivier.roduit@stmaurice.ch
sinon par écrit :
Bibliothèque de l'Abbaye
CP 142, 1890 Saint-Maurice

*Le CEDOFOR
Centre de documentation et de
recherche religieuses*
met en vente

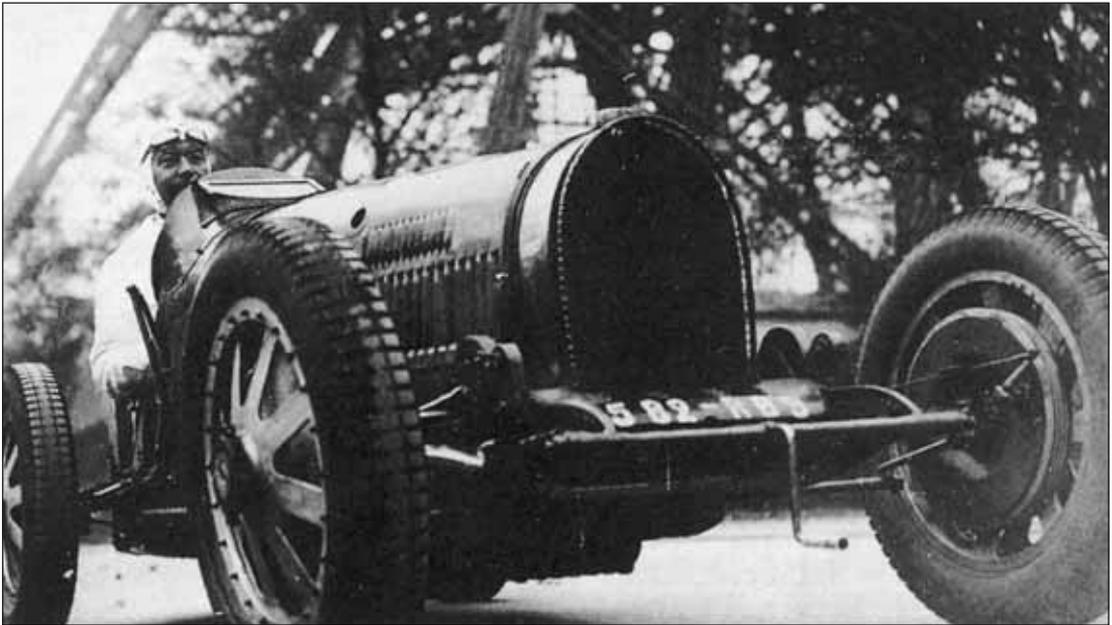
le samedi 27 octobre

de nombreux livres d'Histoire de l'Eglise, de théologie et spiritualité, ainsi que des romans, ouvrages littéraires, historiques et d'art.

18, rue Jacques-Dalphin,
1227 Carouge-Genève

De la main d'Hélène à Dieu

Ce taciturne, qui s'esquivaient avec une rare adresse pour chausser ses espadrilles et faire son footing matinal le long du quai de Vevey, cet homme qui préférait les corps aux âmes et les sensations aux sentiments, ce nid de vipères où plongeait avec une délectation victorieuse le bras d'un Mauriac, se tourna sur la fin vers le Dieu orthodoxe d'Hélène. Ce qu'on appelle la foi sui-



Paul Morand au volant de sa Bugatti.

vit chez lui un chemin à l'inverse de la foi des autres. De l'existence de Dieu, il ne descend pas jusqu'à lui ; il part de sa solitude, de sa douleur, de la certitude que la première chose qu'il trouvera à son dernier soupir, de l'autre côté, ce sera la main d'Hélène qui prendra la sienne, pour arriver depuis ce premier contact extra-terrestre à la vérité, à l'explication du Grand Tout, à son évidence. Sans s'être jamais posé de problèmes métaphysiques ou religieux. Il se laissera conduire par cette petite main chérie, si aimante, si ferme, et qui ne lui a jamais manqué. Dieu sera la main d'Hélène, et cette main, le premier objet qu'il trouvera au sortir de la nuit. Son ange gardien, demain comme hier, ainsi qu'il l'a fait graver sur leur tombe, à Trieste.

Ce n'est pas l'enfance, le pays des rêves, des fées, de l'imagination, c'est surtout la grande vieillesse. Les surréalistes meurent trop jeunes. Morand voit des fantômes, parle à des absents, vit avec les morts, et utilise les mots de Saint-Simon pour peindre les vivants. Peut-être a-t-il su

mieux que personne que les révolutions extérieures et les contraintes qui nous sont imposées du dehors comptent peu : il les a traversées sans qu'elles l'aient transpercé. Elles ne gardent qu'une valeur de péripéties et cette saveur anecdotique qui fait la fortune des biographes. Mais rien n'a pu rayer son cristal. La nouvelle, disait Morand, c'est de l'os.

Avec son air de cavalier chinois, sans pudeur et sans impudeur, Morand fut toujours vertébré. Un vertébré supérieur. Et si, du siècle dernier, il ne restait rien qu'un *Journal inutile* écrit à la va-vite, sans se relire ni se corriger, abandonné sur un sable vierge par un cavalier... inutile. Ce serait beau.

G. J.

¹ Paul Morand, *Journal inutile 1968-1976*, 2 volumes, Les cahiers N.R.F, Gallimard, Paris 2001.